

Fugue en là ici et ailleurs

L'article s'étalait sur une page de l'édition du 25 mars 2014 de Ouest-Aven : Un piano à queue de marque Steinway a été retrouvé hier matin, au sommet de la falaise à Plogoff dans le Finistère. Posé là, sur la lande rase balayée par le vent, dans un des plus beaux sites de Bretagne, il demeure un véritable mystère pour les promeneurs...

Nolwenn reposa songeusement le journal après avoir lu l'article. Elle avait du mal à y croire, sans doute n'était-ce qu'une blague d'un petit farceur, ou un montage photo. Un seul moyen d'en avoir le cœur net, aller voir sur place. Une demi-heure plus tard, elle arriva sur la falaise. Une vieille femme était installée pas très loin du bord avec son chevalet et ses peintures, face à l'océan. Nolwenn la salua de la tête puis contempla le magnifique piano fouetté par l'air du large. Le soleil qui l'éclairait comme un projecteur de concert lui donnait une allure presque surnaturelle. Comment ce piano avait-il pu atterrir là ? La question avait de quoi tourner à l'obsession. Elle le caressa, comme pour s'assurer qu'elle n'était pas victime d'une hallucination, mais le contact des touches d'ivoire était tout ce qu'il y avait de plus réel. Jouer sur un Steinway, la « Rolls » du piano, était un rêve pour tout pianiste, petit ou grand, mais pour elle inaccessible jusqu'à ce jour. Subjuguée par cette sensation, elle s'assit sur le tabouret qui semblait n'attendre qu'elle, juste à la bonne hauteur et laissa ses doigts errer sur le clavier. Sans même s'en rendre compte, elle commença à jouer cette mélodie venue du fin fond de son enfance.

– C'était très beau, dit une voix derrière elle alors que la dernière note s'enfuyait dans le vent.

Elle sursauta et se retourna. Concentrée sur la musique, elle n'avait pas entendu arriver le jeune homme qui la regardait en souriant.

– A mon avis, reprit-il, ce piano n'est venu là que pour ça !

– Que voulez-vous dire ? demanda Nolwenn, légèrement troublée.

– Il devait s'ennuyer, tout le temps enfermé dans les salles de spectacle, coupé de la lumière du soleil. Je suis sûr qu'il ne demandait qu'à s'exprimer au grand jour, alors il a fait le mur !

Elle sourit à cette idée qui ne manquait pas de poésie et à ce garçon qui ne manquait pas de charme.

– En admettant que vous ayez raison, dit-elle en entrant dans son jeu, monsieur ?...

– Pitié, pas de monsieur ! J'ai l'impression d'être mon père ! William, pour vous servir noble dame...

– Nolwenn, dit-elle en répondant à son salut par une révérence exagérée, comment a-t-il fait pour arriver jusqu'ici ? Un piano à queue qui se promène en liberté, ça se remarque !

– Il doit avoir des complices qui l'ont fait évader de nuit, dit-il d'un air de conspirateur.

– Oui, il paraît évident qu'il n'a pas fait ça tout seul. Mais ça ne me dit toujours pas comment !

– Un hélicoptère ?

– Techniquement possible, mais bruyant. Pas terrible pour la discrétion.

– Une tempête alors, suggéra William. Il voyageait peut-être sur un navire en partance pour une tournée triomphale de concerts et il aura été emporté par une gigantesque vague qui l'aura échoué ici.

– En haut de la falaise ? Il faudrait au moins un tsunami et je n'en ai pas entendu parler.

– Téléportation ?

– Pas encore au point, mais on y travaille !

– La magie alors ?

Nolwenn lui offrit un grand sourire.

– Je ne vois que ça, finit-elle par dire. Et d'ailleurs, qu'est-ce que ça pourrait être d'autre ?

– Vendu pour la magie, dit William. Ça me plaît ! Surtout quand vous jouez. C'était quoi cet air ?

– Une berceuse que me fredonnait ma mère pour m'endormir quand j'étais petite. C'est drôle, mais je pensais l'avoir oubliée, je ne l'ai pas entendue depuis des années, et c'est pourtant elle qui m'est venue spontanément en tête. C'est le premier morceau que j'ai appris à jouer.

– Ça se confirme, c'est la magie. Celle d'une musique, ou d'une rencontre...

Elle le regarda, sans trop savoir comment interpréter ses mots et son regard. Son cœur battait à peine un peu trop vite et son souffle était court, peut-être à cause du vent. Ou pas.

– Vous voulez que je joue autre chose ? demanda-t-elle pour retrouver un peu de contenance.

– Oui, s'il vous plaît.

Et elle ne sut pas très bien si c'était William ou le piano qui parlait. Elle entama une fugue de Bach qui prit dans ce lieu une résonance féérique. Ses doigts glissaient sur les touches avec une virtuosité inconnue, comme si une force divine avait pris possession de son corps et jouait à travers elle, l'entraînant dans des circonvolutions fantastiques jusqu'au sommet de son art. Les notes montaient triomphalement dans la douceur du printemps, tandis que le souffle vivifiant du large l'enivrait de sa fragrance. Ce fut un corps à corps sensuel avec le Steinway, une transe musicale et langoureuse qui dura presque une heure.

Les mains sur les genoux, elle laissa la dernière note s'éteindre. Elle était épuisée. Jamais elle n'avait joué ainsi. Jamais elle n'avait seulement espéré en être capable. Le piano craquait sous les assauts du vent et semblait gémir de plaisir. Elle releva la tête, quêtant le regard de William, mais il

n'était plus là. Déconcertée, elle chercha autour d'elle, soudain anxieuse à l'idée de ne jamais le revoir. Ce pouvait-il qu'il soit parti ainsi, sans rien dire, disparu aussi soudainement qu'il était apparu ? La vieille femme s'était approchée d'elle et la regardait en souriant.

– C'était très beau, mademoiselle, vous avez beaucoup de talent, vraiment !

– Merci, c'est gentil. Vous n'avez pas vu le jeune homme qui était avec moi quand j'ai commencé à jouer ?

– Non, je n'ai vu personne. Je vous ai regardée jouer et vous étiez seule. Tout le temps.

– Non, ce n'est pas possible, je lui ai parlé, il s'appelle William...

La femme la regarda en hochant la tête d'un air navré puis rassembla son matériel et partit. Nolwen resta seule, désespérée et perplexe. Le soir tombait et la fraîcheur avec lui. Elle frissonna. Pourtant, une force étrange et irrésistible l'empêchait de partir, de quitter ce piano magique qui avait fait d'elle l'espace un moment une virtuose inégalable.

– William, murmura-t-elle, où êtes-vous ? Et qui êtes-vous ?

Un soleil timide chatouilla Nolwenn à travers les persiennes. Elle ouvrit un œil, puis deux, s'étira comme un chat, encore mal réveillée. Brutalement, le souvenir de William et du piano reflua dans sa mémoire. Mais comment était-elle rentrée chez elle ? Pas trace de son retour, ni de la soirée, rien. Elle éclata de rire. Ce n'était qu'un rêve, juste un peu étrange, qui avait réveillé dans ses mains l'envie de jouer du piano. Elle se leva, prépara son café et récupéra le journal laissé comme chaque matin devant sa porte avec sa baguette de pain. Elle feuilleta distraitement les pages du quotidien avec une impression de déjà vu quand son cœur s'arrêta à la quatrième page. *Un piano à queue de marque Steinway a été retrouvé hier matin...* Fébrilement, elle vérifia la date. 25 mars 2014. Ce pouvait-il qu'elle ait rêvé d'un événement avant même qu'il n'arrive ? Elle abandonna sur place café et tartines, se précipita sur ses vêtements qu'elle enfila à la hâte, puis sur ses clés de voiture. Trente minutes plus tard, elle déboula sur la falaise. La vieille femme était là, en train de peindre et le piano trônait, offert au ciel, à la terre, et surtout à ses mains dont elle sentit la fébrilité à peine arrivée. Mais pas de William. Partagée entre la déception de son absence et le besoin impérieux de jouer, elle s'installa sur le tabouret et plaqua les premiers accords de la berceuse.

Des applaudissements saluèrent la fin du morceau. William était là et la regardait en souriant.

– Vous êtes parti sans dire au-revoir, hier, lui reprocha Nolwenn.

– Hier n'existe pas plus que demain, répondit-il mystérieusement. Ce n'est qu'une vue de l'esprit, et l'esprit, c'est tout ce qui me reste.

– Mais qui êtes vous donc ?

– Quelqu'un que peu de gens sont capables de voir, murmura-t-il. Regardez l'artiste peintre, là

bas, elle vous voit parler toute seule. Et les promeneurs qui arrivent aussi.

Nolwenn jeta un coup d'œil circulaire autour d'elle. William avait raison, ils la regardaient tous d'un drôle d'air, entre inquiétude et pitié. Elle se hâta de sortir son téléphone de sa poche et de mettre les écouteurs sur ses oreilles.

– Futé ! s'exclama William. Ils ne font déjà plus attention à vous, seulement au piano.

Les curieux étaient effectivement occupés à faire des photos de l'instrument sans plus se soucier d'elle.

– Vous n'avez pas répondu à ma question, reprit Nolwenn en tremblant déjà à l'idée de la réponse. Qui êtes-vous ?

– Je suis l'âme de ce piano, à moins que ce ne soit l'inverse, mais quoi qu'il en soit, nous sommes liés l'un à l'autre, inexorablement. Ce piano a été fabriqué spécialement pour moi en 1890, une commande de mes parents pour mon vingtième anniversaire. Je n'ai pas cessé d'y jouer toute ma vie.

– 1890...

– Oui je sais, c'est troublant, je pourrais être votre aïeul !

– Pourquoi moi ? Pourquoi suis-je la seule à vous voir, à vous entendre ?

– A cause de la berceuse. C'est moi qui l'ai composée à la naissance de ma fille, peu avant mon décès. Je sommeillais depuis entre les cordes et les marteaux, espérant que les plus grands pianistes qui ont ensuite touché ce clavier la joueraient, mais aucun ne la connaissait, aucun ne m'a jamais donné cette joie et cette... consistance. Certains ont pu me voir et m'entendre, oui, mais aucun ne m'a jamais laissé jouer. Quand vous avez entamé cette fugue de Bach, un de mes morceaux préférés, je n'ai pas pu résister à la tentation de vous emprunter vos mains. J'espère que vous ne m'en voulez pas.

Nolwenn avait un peu de mal à savoir ce qu'elle ressentait à cet instant. Était-elle en train de devenir folle, ou juste de rêver le même songe dont elle s'était crue réveillée ? Elle préférait envisager la seconde hypothèse, car considérer qu'elle discutait avec un fantôme était tout simplement inconcevable.

– Je vais me réveiller n'est-ce pas ? lui demanda-t-elle en cherchant à lui agripper le bras.

Mais sa main traversa William et elle faillit perdre l'équilibre. Elle le regarda, encore incrédule.

– Alors si le piano est ici, c'est parce que vous aviez vraiment envie de prendre l'air ?

– Non, même si j'en suis très heureux, je n'ai pas ce genre de pouvoirs. Ce n'est pas moi qui l'ai amené ici.

– Alors qui ?

– Je soupçonne son actuel propriétaire d'avoir voulu faire un coup publicitaire pour la série de

concerts qu'il a prévue.

– Qui est-ce ?

William la regarda avec un sourire énigmatique.

– Vous le saurez demain, quand vous reviendrez.

– Une façon élégante de me demander de partir ?

– Pas avant que nous n'ayons joué autre chose, dit-il en se débourdissant les mains. Si vous voulez bien me les prêter encore !

– Une préférence ?

– Vos choix m'ont l'air très sûr, je m'en remets à vous.

Nolwenn prit une longue inspiration et plaqua ses mains sur le clavier.

Un petit matin printanier lumineux triomphait de la nuit. Encore une fois, elle ignorait quand elle était rentrée chez elle, ce qu'elle avait fait de sa soirée, mais elle s'en moquait. Elle conservait le souvenir de sa dernière interprétation flamboyante sur le Steinway et cela seul comptait, même si la maestria ne venait pas d'elle. Peu importait. Les sensations étaient encore si fortes, imprimées dans son être comme le tatouage indélébile d'un plaisir qu'elle ne connaîtrait peut-être plus jamais. Elle se leva sans attendre, pressée de savoir jusqu'où irait cette folle histoire, si ce n'était pas son esprit qui pris d'errance lui jouait des tours. Elle ramassa le journal, en vérifia la date, 25 mars 2014 puis l'ouvrit directement à la page 4. *Un piano à queue de marque Steinway a été retrouvé hier matin...* Elle sourit. Le miracle aurait encore lieu. Elle était impatiente de retourner sur la falaise mais s'obligea néanmoins à prendre son petit déjeuner. Contrairement à la veille, elle prit ensuite le temps d'une douche et choisit ses vêtements avec soin. Comme pour un rendez-vous, pensa-t-elle. La route lui sembla interminable.

Quand elle arriva, elle nota immédiatement une différence. Il y avait un attroupement autour du Steinway, des photographes, des journalistes, des curieux, et William qui parlait avec les uns et les autres, posait devant le piano pour des photos. Ainsi d'autres qu'elle pouvaient le voir. Elle en ressentit de la jalousie, puis s'aperçut qu'il était un peu différent et en tout cas bien réel. Un homme était en train de lui serrer la main. Elle hésitait à s'approcher, intimidée par tout ce monde et était presque prête à faire demi-tour quand il la vit. Il la fixa d'un drôle d'air puis lui fit un grand sourire et un geste de la main qui l'invitait à venir. Il s'avança vers elle, laissant derrière lui l'essaim de journalistes et de badauds et la prit par le bras, l'entraînant hors de portée des oreilles.

– William... commença-t-elle, troublée par le contact chaud de sa main.

– Je ne suis pas William, enfin si, c'est bien mon prénom aussi, mais je ne suis pas celui que vous pensez. Je sais, je lui ressemble beaucoup. En vérité, c'est mon arrière grand père et il m'a parlé de

vous, dans les termes les plus flatteurs, d'ailleurs.

– Alors je n'ai pas rêvé, il était vraiment là ?

– Oui, il n'arrive pas à quitter ce vieux piano, mais c'est la première fois qu'il parvient à prendre possession, si j'ose dire, de quelqu'un. Jouer lui manquait tellement. Vous lui avez procuré une joie immense, vous savez ?

– Et bien je dois dire que c'était étrange, mais réciproque. Je peux vous poser une question ?

– Je vous en prie !

– Pourquoi et comment avoir mis ce piano ici, au risque qu'il s'abîme ?

– Comment, tout simplement avec un camion. Pourquoi, parce que je cherchais le pianiste idéal pour cet instrument, à cause de mon aïeul qui se morfond quand il ne peut pas jouer. Il me fallait vraiment trouver la bonne personne, en accord parfait, quelqu'un capable d'entrer en connexion avec lui et pour ça il fallait un lieu spécial, un lieu qu'il aimait particulièrement. Vous avez des projets pour les semaines à venir ?

Nolwenn le fixa sans être vraiment sûre de comprendre.

– Pourquoi, vous avez une proposition à me faire ? demanda-t-elle d'une voix un peu tremblante.

– Vous m'avez très bien compris. C'est vous que je veux. C'est vous qu'il veut. Jouer à travers vous, laisser opérer la magie.

– Et si un jour, en plein concert, la magie cesse, si il m'abandonne, seule au clavier...

– Il ne vous laissera que le jour où vous serez prête, parce que ne vous méprenez pas, vous allez travailler, énormément, il sera exigeant, je serai intransigeant. Nous attendrons de vous le meilleur, et seulement le meilleur. Si vous êtes prête à ça, vous deviendrez sans aucun doute une grande pianiste. Me joueriez-vous cette fameuse berceuse, le temps d'y réfléchir ?

Nolwenn se laissa guider sans presque s'en rendre compte jusqu'au piano. Elle ne voyait plus rien que le Steinway, n'entendait plus que son appel. Tandis que ses mains libéraient délicatement les notes, les deux William se superposèrent devant elle et tous ses rêves adolescents de carrière artistique qu'elle avait abandonnés, fracassés sur les récifs des réalités de la vie, ressuscitèrent soudain en un torrent impétueux.